

Vue prise dans la vallée de Colombo. — Dessin de A. de Bar d'après l'album des frères Schlagintweit.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER¹.

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

De Colombo à Kandy et dans le nord de l'île de Ceylan.

Colombo, sur la côte occidentale de Ceylan, est le siège actuel du gouvernement de l'île. Son nom primitif Kalamotta, ou lac du Kalany, rivière qui débouche dans la mer au nord de la ville, a pris successivement, dans les idiomes européens, sa forme actuelle, en passant par la transformation intermédiaire *Kalambon*.

Antérieurement à l'occupation européenne, cette ville était déjà fort importante et fort peuplée : parmi les habitants on comptait beaucoup de Maures. Elle comprend aujourd'hui trois parties distinctes : au centre, est situé le fort qui renferme dans son enceinte tous les édifices du gouvernement et les bureaux des maisons de commerce ; au nord de l'esplanade qui entoure le fort, s'étend la ville avec les bazars indigènes ; enfin, au sud sont disséminés, sans ordre, au milieu de jardins, les bungalows occupés par les Européens.

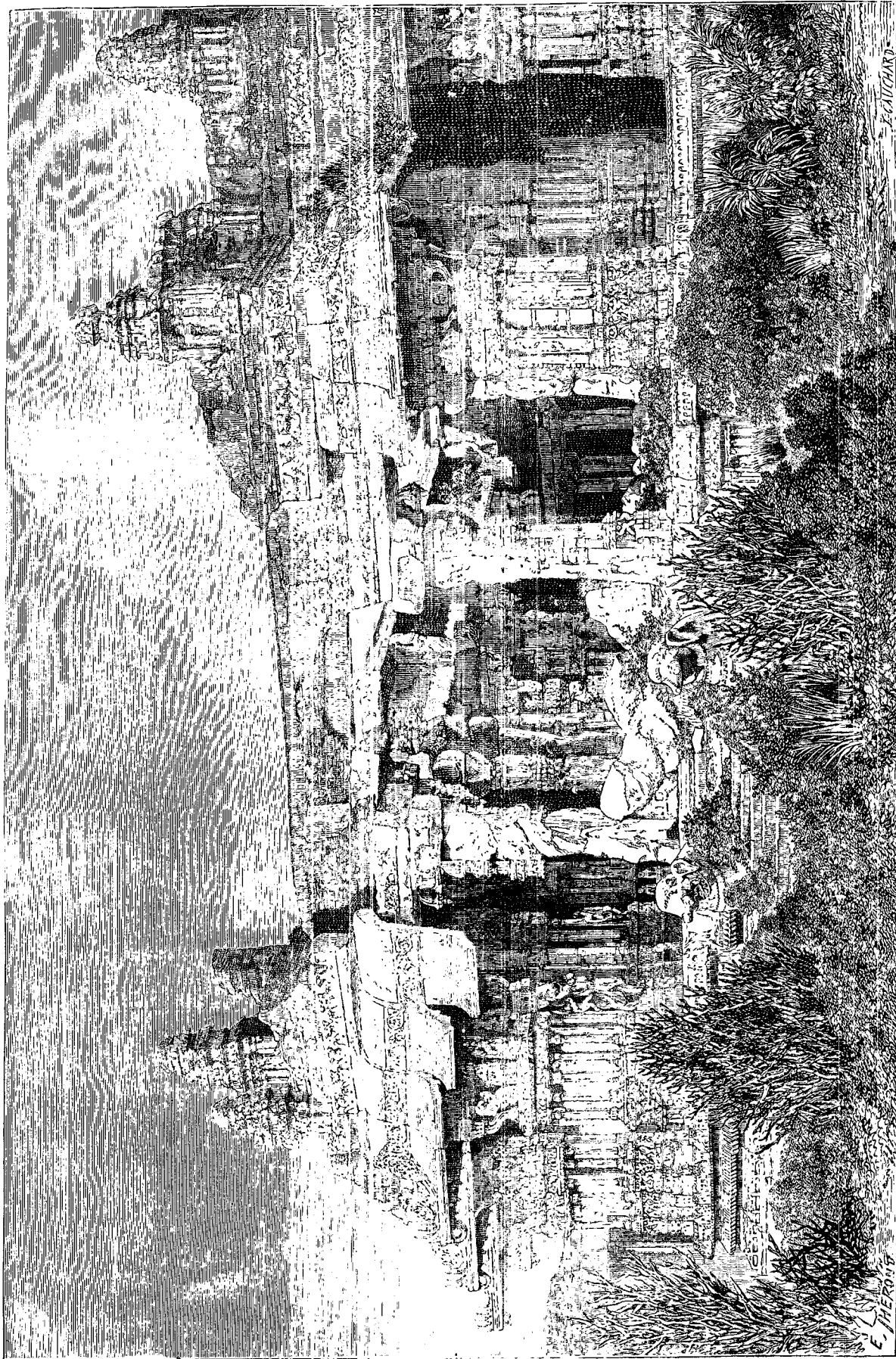
L'aspect de ces trois quartiers est très-différent ; le fort, dont les murailles ont été élevées par les Hollandais, renferme un vaste espace de terrain couvert de maisons à plusieurs étages, qui datent de la même époque que les fortifications. Celles-ci étaient desti-

nées lors de la prise de possession à protéger la vie et les biens des premiers colons contre les attaques et les pillages incessants des indigènes. Aujourd'hui que l'île entière soumise aux Anglais jouit d'une tranquillité non interrompue depuis de nombreuses années, il n'est plus besoin de prendre les mêmes précautions, et presque aucun Européen ne vit parqué dans l'enceinte des murailles fortifiées. Les anciennes maisons hollandaises servent de bureaux et de magasins, où chaque négociant vient le matin pour ses affaires, mais qu'il quitte le soir pour se rendre à son bungalow construit à la campagne dans un but de confort et mieux adapté au climat.

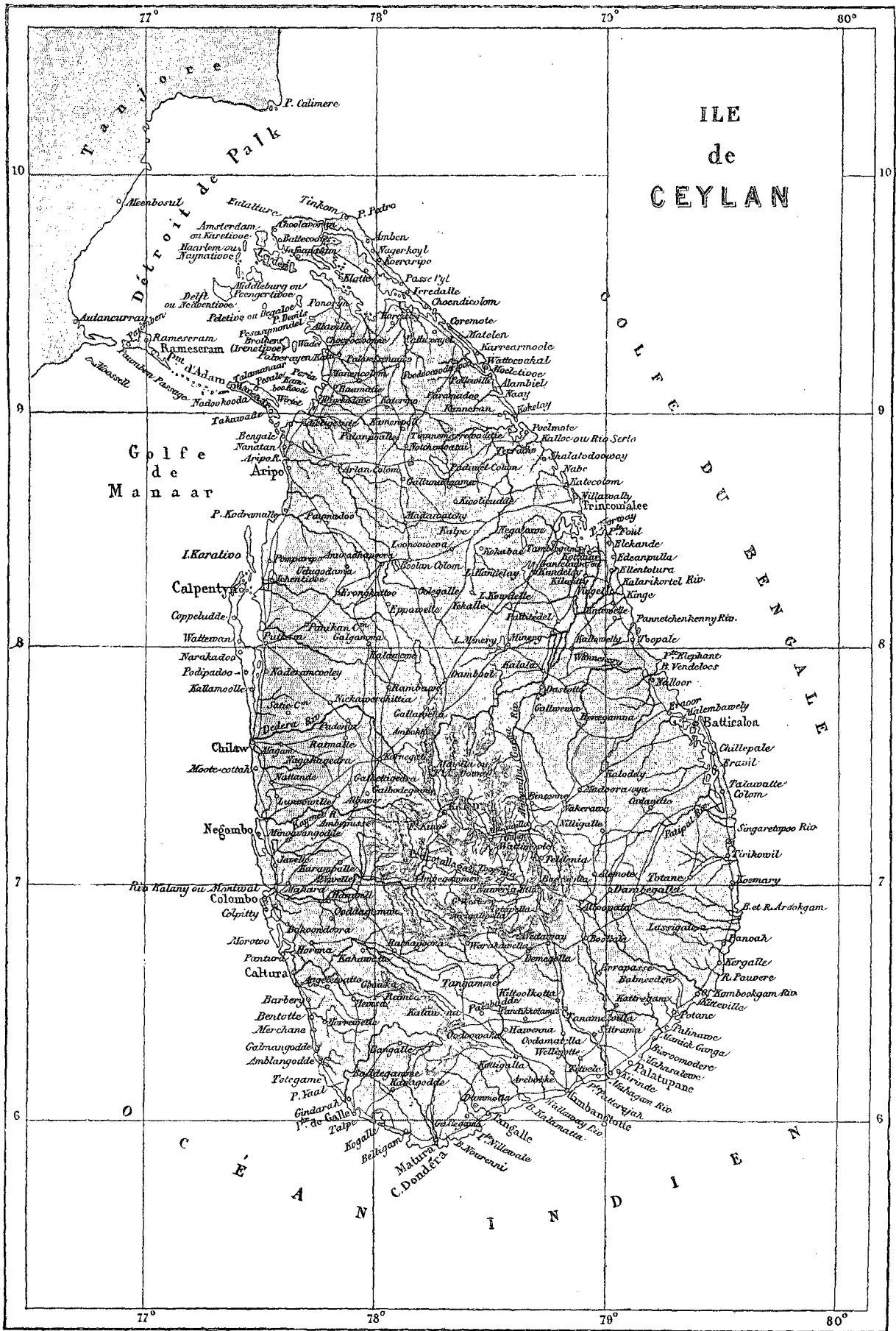
L'intérieur du fort n'a rien de remarquable. Sur la place principale, couverte d'un gazon qui n'est vert qu'à la saison des pluies, est construit le palais du gouverneur, édifice de la plus grande simplicité. A gauche, est un immense bâtiment destiné aux bureaux officiels. De l'angle nord, partent deux rues qui traversent la ville ; le phare est au milieu de l'une d'elles.

Le style général des bâtiments n'est nullement dans le goût anglais. Par suite de l'espace restreint, dans lequel devait vivre et se mouvoir une population nom-

1. Suite. -- Voy. t. XIX, p. 1, 17, 33, 49, 65 ; t. XX, p. 49 et 65.



Ruines d'un Mandapam, à Hompy, l'ancienne cité de Vijayanagar (voy. p. 79). — Dessin de E. Théron d'après l'album photographique de M. Grandtner.

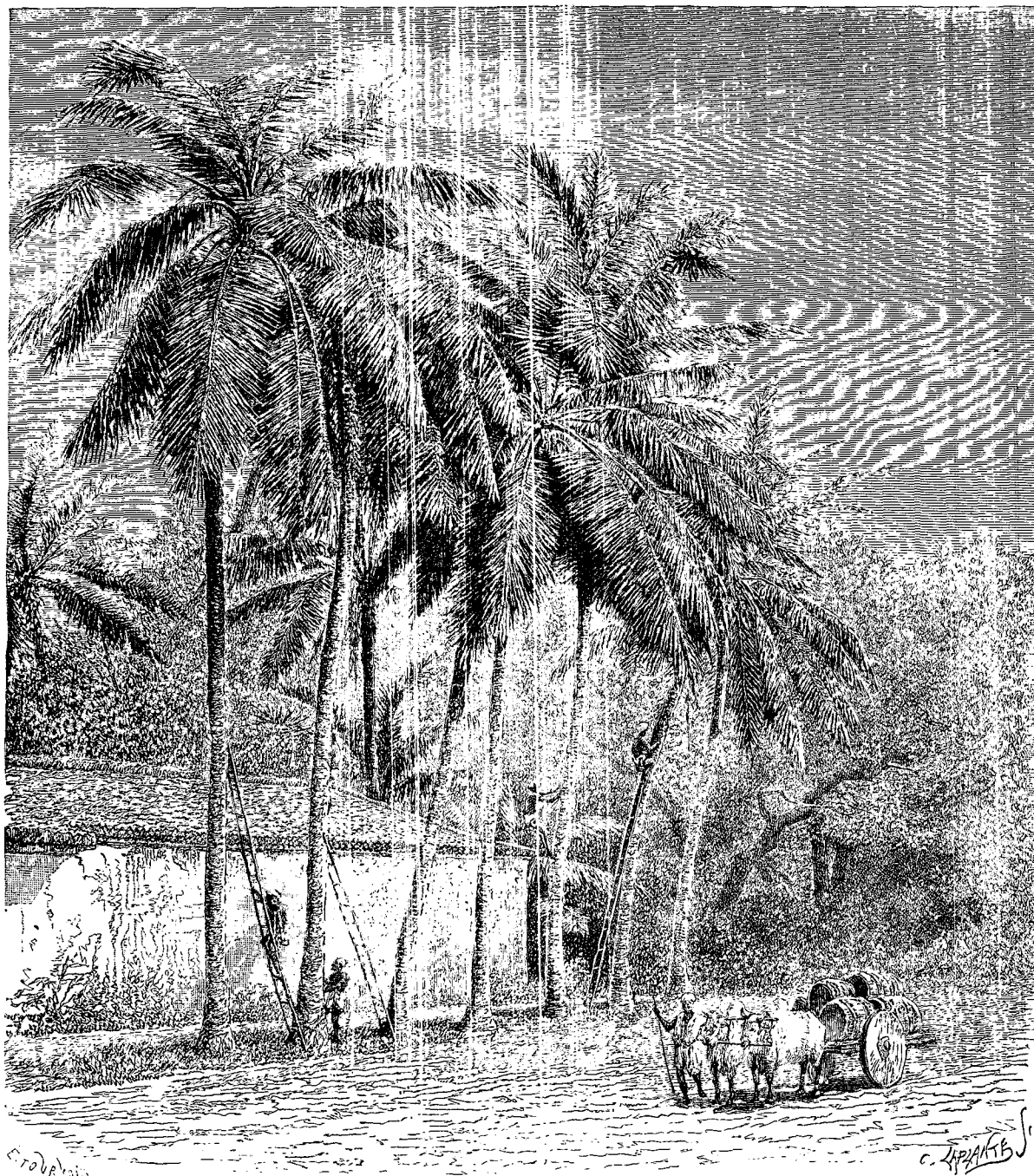


Grave par Erhard

tistement travaillée, s'élève de deux mains au moins au-dessus de la tête; un autre peigne plus petit, semi-circulaire, ramène les cheveux en arrière du front. Ptolémée, il y a plus de dix-sept siècles, désignait les habitants de Ceylan sous le nom d'*hommes aux cheveux de femmes*. Ils marchent nu-pieds; toutefois,

parmi les personnages de distinction, les bas et les chaussures sont aujourd'hui d'un usage général. Les hommes portent des boucles d'oreilles comme les femmes.

La seule différence dans le costume, qui distingue les sexes, c'est que les femmes n'emploient pas comme



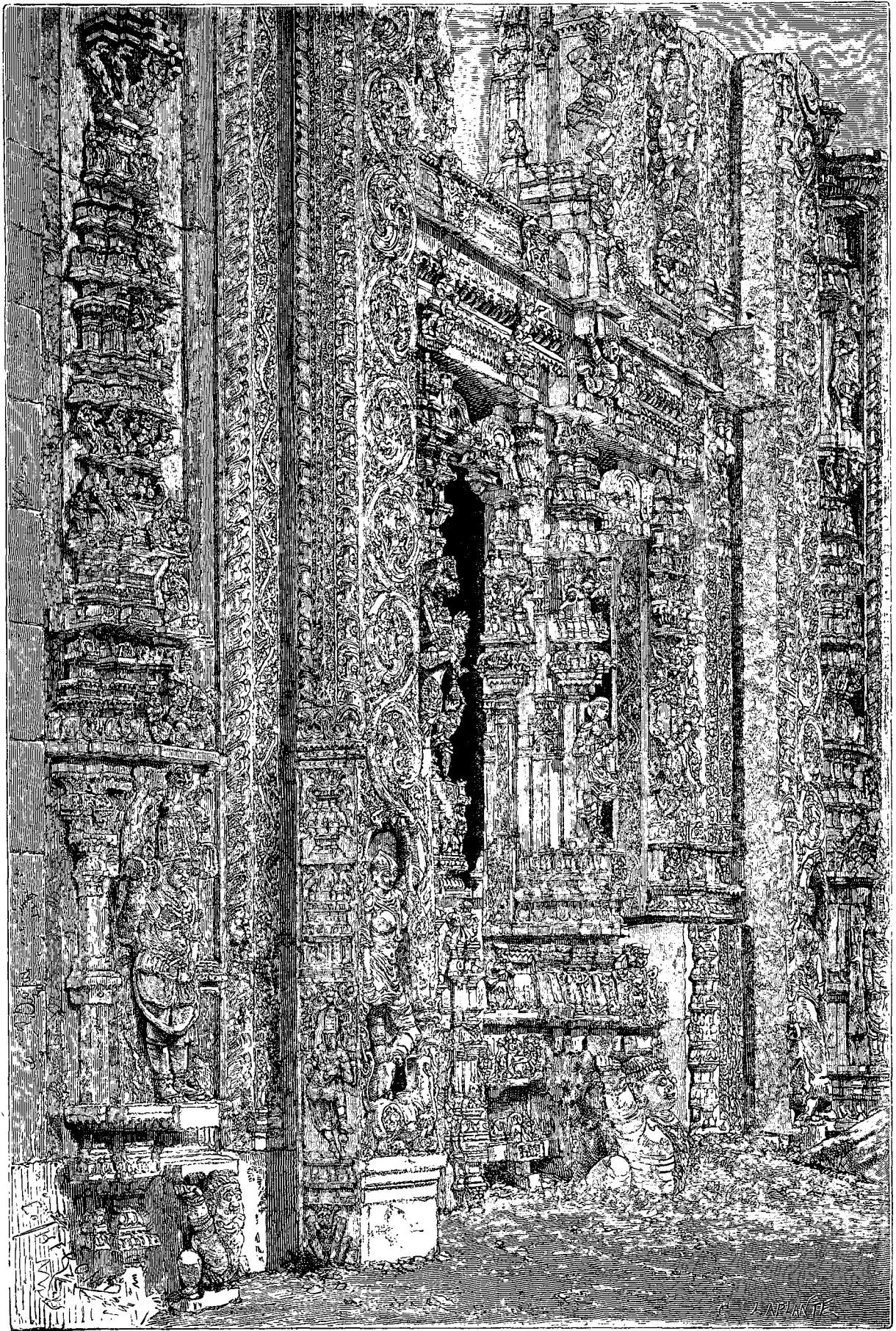
Groupe de cocotiers. — Dessin de E. Tournois d'après une photographie de l'album de M. Grandier.

les hommes les deux peignes dont nous venons de parler et qu'elles mettent un petit canezou fermé sur le devant, mais pas assez court pour laisser à nu la ceinture.

Les voyageurs sont souvent exposés à commettre des erreurs étranges; que de fois à la vue d'une belle et

longue chevelure ornée de peignes richement ouvragés, un Européen récemment débarqué a pressé le pas dans l'espoir de contempler un joli visage féminin: il ne voyait, hélas! en se retournant qu'une paire de moustaches et une barbe noire.

Si les femmes ne dédaignent pas les bijoux d'or et



Portique d'un temple à Tripetty (voy. p. 79). — Dessin de E. Théron d'après une photographie de l'album de M. Grandier.

d'argent, elles ne montrent point sous ce rapport autant de vanité que les Indoues du continent.

La langue cinghalaise paraît être aussi ancienne que le sanscrit et le pali; elle peut s'écrire sans aucun mot dérivé de ces deux langues. De ce que la plupart des idées fondamentales y sont exprimées par des monosyllabes et que beaucoup de noms sont descriptifs des objets qu'ils représentent, de ce que ce nombre de mots ont une racine commune, on peut tirer la conclusion que cette langue est née dans le pays même de Ceylan. Elle devait déjà avoir atteint un certain degré de perfection, lorsque les colons du Maghada (provinces gangétiques) abordèrent dans l'île; car il n'est pas probable que ceux-ci eussent créé ou perfectionné une langue dont la base n'était pas le pali qu'ils parlaient, tandis qu'ils étaient obligés de donner tous leurs soins et toute leur attention aux travaux agricoles et à l'affermissement de leur influence. Trois siècles avant Jésus-Christ, Mihindo prêchait déjà en langue cinghalaise les doctrines bouddhistes, doctrines métaphysiques et abstraites.

Dans la langue élou, qui se parle de nos jours à Ceylan, tout ce qui a rapport aux besoins quotidiens n'est exprimé qu'avec des mots cinghalais, ce qui touche à la religion avec des mots pali, ce qui se rattache aux sciences avec des mots sanscrits; quelques mots tamouls ou telougous s'y sont glissés durant la monarchie malabare. Par une étude attentive de cette langue, on arrive à la conclusion qu'avant l'arrivée de Wijayo, les Cinghalais étaient déjà parvenus à une civilisation avancée.

Bien que les sons soient gutturaux, la langue élou n'est pas aussi dure que celles du sud de l'Inde; elle est riche, élégante, simple dans sa construction grammaticale. Dans la conversation, et surtout dans les écrits, les tropes et les métaphores abondent.

La langue écrite semble, ainsi que la langue parlée, avoir précédé la conquête de Wijayo; et comme l'écriture phonétique implique toujours l'idée d'une haute civilisation dans le peuple qui en fait usage, on tirerait encore de l'état de Ceylan avant la période historique des conclusions identiques à celles que nous avons précédemment indiquées. Les colons qui ont greffé sur la langue préexistante nombre de mots pali et sanscrits eussent fait adopter leur alphabet, ou tout au moins une modification de cet alphabet à une nation privée de tout signe conventionnel pour représenter ses idées. L'alphabet cinghalais ne se rapproche de l'alphabet nagari (alphabet du sanscrit) que pour l'arrangement des lettres; dans les manuscrits comme dans les anciennes inscriptions, on trouve des caractères différents de ceux en usage aujourd'hui, mais tous assez semblables à ceux des Tamouls.

Ainsi la langue cinghalaise, qui par son génie se rattache au groupe des langues de l'Inde septentrionale, se rapproche par l'écriture des langues du sud. Il est donc probable que les Cinghalais ont eu, dès les âges les plus reculés, des rapports fréquents avec les

Tamouls et qu'ils leur ont emprunté quelques-uns des signes conventionnels dont l'arrangement à une époque postérieure aura été établie d'une manière plus rationnelle et plus méthodique.

Une diligence fait deux fois par jour un service régulier entre Colombo et la ville de Kandy. Le trajet est d'une dizaine d'heures. La route est belle, quoique montueuse, et fort bien entretenue. Je fus heureux de profiter de ce mode de transport, peu oriental, mais rapide et commode, pour me rendre à l'ancienne capitale de l'île.

Les fonds nécessaires à l'entretien dispendieux de ces routes sont levés sous forme d'impôts à des barrières établies en divers points; les voitures, charrettes et animaux payent tous un droit d'après un tarif fort élevé.

S'il est juste que les routes soient entretenues aux frais du commerce qui les utilise, il faudrait cependant que l'impôt fût proportionnel à la somme nécessaire aux dépenses annuelles et qu'il ne fût pas plus lourd qu'il n'est strictement utile pour l'entretien sous peine de porter préjudice aux intéressés. Les sommes reçues ne devraient jamais être détournées de leur destination. On perçoit à Ceylan, aux barrières des routes, aux ponts, aux bacs, des droits fort élevés: ainsi, sur la route de Kandy à Colombo, le montant des recettes n'a pas été inférieur à huit cent mille francs en 1855, et à un million deux cent cinquante mille francs en 1860. Il est certain que non-seulement ce revenu total n'a pas été dépensé sur la route de Kandy, mais n'a même pas été appliqué à améliorer les moyens de communication de l'île. La perception des taxes est affermée à des particuliers.

La route de Colombo à Kandy est fort pittoresque; on traverse d'abord un pays plat couvert de jacquiers, d'arbres à pain, de palmiers d'espèces diverses, de manguiers et autres arbres fruitiers; on arrive ensuite à la région des collines, puis on gravit le Kataganava, d'où l'on jouit d'une fort belle vue. Au sommet de la montagne se trouve une colonne érigée à la mémoire de l'ingénieur Dawson qui a construit la route. A chaque pas, je rencontrais des chariots, des bêtes de somme, des coulis, les uns se rendant au bord de la mer, les autres se dirigeant vers la région des caféries. Plus de vingt mille zébus sont employés sur la route de Kandy à transporter le café et le riz.

A peu de distance de la colonne Dawson je trouvai un kuppayam ou hameau de Rodias, parias cinghalais qui habitent le district de Kandy. La réprobation générale qui pèse sur cette race maudite remonte à une époque très-reculée; suivant les traditions les plus accréditées, ils doivent leur origine à une princesse, Navaratna Valli, qui, ayant eu des relations avec un homme de basse caste, échappa à la mort dont la loi punissait ce crime; expulsée de la société avec son enfant, elle se retira dans la jungle, où vinrent la rejoindre tous les nobles qui, soit pour crime de haute

trahison, soit pour sacrilège, étaient condamnés à la dégradation et au bannissement.

Le nombre des Rodias est peu considérable; ils se divisent en Tiringas et Halpagay. Ces deux familles, tout en vivant ensemble, ne s'unissent pas entre elles par mariage dans la crainte de se mésallier, car elles prétendent toutes deux à la descendance royale, et il est possible que ces prétentions rivales soient aussi peu fondées l'une que l'autre.

On ne peut s'imaginer une condition plus vile et plus misérable que celle des malheureux Rodias sous les rois de Kandy. Incapables de posséder des terres ou de se livrer au commerce et contraints de vivre à l'écart, loin de toute habitation cinghalaise,

ils n'avaient pas même le droit de s'abriter sous un toit soutenu par deux murs et d'appeler village l'assemblage de leurs huttes. Il leur était interdit de puiser de l'eau aux puits et aux rivières près des villes; ils étaient forcés pour se nourrir d'avoir recours aux éléments les plus repoussants ou au produit de leur chasse. A eux incombait l'obligation de débarrasser la voie publique des cadavres d'animaux, et ils devaient au roi un tribut annuel de cordes en cuir destinées à attacher les éléphants sauvages nouvellement capturés. C'était leur seule industrie reconnue. Ces malheureux êtres ne pouvaient se couvrir ni la poitrine ni les jambes; un simple lambeau de toile ceignait leurs reins. Lors de mon passage dans ce



Cinghalais des côtes.



Femmes cinghalaises.

Dessins de Émile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Kuppayam, cette ancienne coutume était encore en vigueur. En quittant leurs huttes, ils devaient porter autour de la ceinture, tombant à mi-jambe, une feuille sèche de palmier dont le bruit prévient les passants de leur approche. Il leur était enjoint, en outre, de pousser des cris afin d'avertir ceux qu'ils rencontraient de s'arrêter et de leur donner le temps de s'enfoncer dans les jungles.

Une des punitions les plus redoutées sous les rois de Kandy, pour les femmes de haut rang, était d'être livrées à un Rodia qui leur mettait dans la bouche le bétel qu'il venait de mâcher : c'était une tache indélébile.

Les lois anglaises ont établi une égalité absolue entre tous les habitants du pays. Les Rodias ne sont

donc plus soumis aux humiliations édictées par les règlements de l'ancienne monarchie. Les cruelles prohibitions dont nous venons de parler ont cependant encore une telle influence, que ceux qui vivent en dehors du contact journalier des Européens ne cherchent point à sortir de leur abjecte condition. J'ai lu, je ne sais où, le récit d'une vengeance exercée, il y a peu d'années, par un Rodia contre un de ses concitoyens. Voici le fait qui montre combien les anciens préjugés sont encore vivaces. Un de ces malheureux êtres, poussé par la faim, s'approche pour mendier de la demeure d'un noble kandien occupé à surveiller le battage de son grain. Celui-ci lui jette de loin une poignée de riz et lui intime l'ordre de ne pas souiller plus longtemps l'air de sa présence. Le pauvre Rodia supplie à plu-

sieurs reprises le Cinghalais, au nom de ce qu'il a de plus cher au monde, de lui donner encore un peu de riz pour son père et sa mère. Après plusieurs injonctions inutiles, le mauvais riche lance une pierre au pauvre indigent et l'atteint à la tête. Jetant aussitôt au milieu de l'aire le grain qu'il avait reçu et qu'il tenait dans ses mains, le Rodia s'enfuit dans la jungle. Tout le riz contenu dans cette aire se trouvait ainsi souillé et perdu pour son propriétaire. Le Kandien demanda vengeance au gouvernement anglais, le priant d'envoyer des soldats pour tuer à coups de fusil le misérable qui l'avait offensé. Grand fut son étonnement en apprenant que s'il commettait un pareil acte, il encourrait la peine de mort.

Les Rodias m'ont paru robustes; leur figure est ex-

pressive; mais une vie d'humiliations et de paresse leur a enlevé toute énergie; ils ont de la répugnance pour le travail et ils aiment mieux mendier, voler, dire la bonne aventure que cultiver la terre ou exercer une profession honnête. Ils laissent même leurs femmes et leurs filles, qui se font remarquer par une grande beauté, s'abandonner ouvertement au vice. Les plus industriels font des fouets ou tressent des cordes de cuir; quelques-uns à peine cultivent de petits champs qu'ils louent moyennant une redevance annuelle consistant en lanières de cuir. Les hommes ont toujours la tête découverte et les deux sexes ont la poitrine et les jambes nues. Ils conservent à leurs cheveux toute leur longueur et les attachent derrière la tête. Les femmes portent des bracelets de cuivre aux poignets et un au-



Noble cinghalais de Kandy.



Bourgeois cinghalais.

Dessins de Émile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

tre au-dessous du coude droit; elles dansent avec grâce, et tout en dansant maintiennent à l'extrémité de chaque index une plaque de cuivre à laquelle elles impriment un mouvement rapide de rotation.

Chez les Rodias, l'apparence physique l'emporte sur le caractère moral.

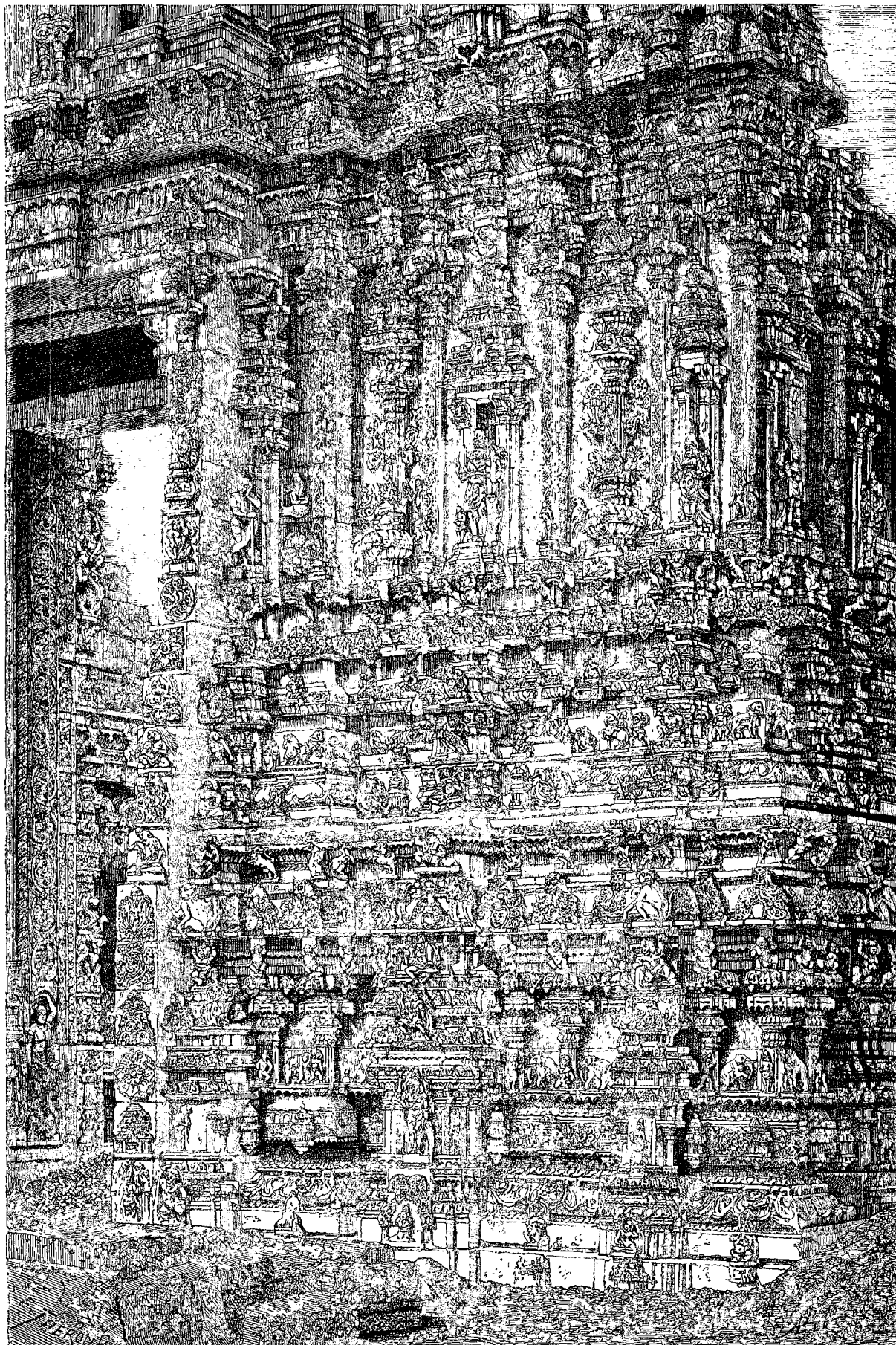
Leur chef, qui jadis devait être confirmé dans ses fonctions par le geôlier de Kandy, est nommé aujourd'hui par l'administration anglaise.

Les Rhodias parlent un idiome ou jargon qui se rapporte à la langue cinghalaise.

Leur religion est un bouddhisme corrompu par des superstitions grossières, auquel ils joignent, comme les autres Cinghalais, l'adoration des yakkhos, esprits

doués de pouvoirs surnaturels. Il ne leur est pas permis de pénétrer dans les temples; cependant on a vu des moines bouddhistes ne pas dédaigner de se rendre au milieu d'eux pour leur exposer les doctrines de leur religion; aux princes qui leur adressaient des reproches à ce sujet, ils répondirent que le bouddhisme n'admettait aucune distinction entre les grands de la terre et les êtres issus de cette race méprisée.

Les mariages s'accomplissent sans cérémonies chez les Rodias; les parents eux-mêmes ne sont pas prévenus. Les funérailles sont simples; on enveloppe le corps dans une natte, et l'enterrement n'a lieu que le septième jour. Les amis du défunt se réunissent dans son ancienne demeure pour prendre un repas préparé



Détails de sculptures d'un péristyle à Tripetty (voy. p. 79). — Dessin de E. Théron d'après une photographie de M. Grandidier.

par les plus proches parents. Ces pauvres créatures ne trouvent même pas parmi les médecins de la plus basse classe des hommes qui consentent à franchir le seuil de leurs huttes; les prescriptions sont faites sur la simple description de la maladie. Il n'est pas jusqu'au bétail des Rodias qui ne participe à l'horreur que les Cinghalais éprouvent pour leurs maîtres. Les bœufs doivent avoir un fragment de noix de coco autour du cou, comme marque distinctive.

Peu après, la diligence me déposait à Kandy. Cette ville, située au centre de l'île, a été longtemps la capitale de l'ancienne monarchie cinghalaise. C'est là que les derniers rois s'étaient réfugiés pour éviter les attaques incessantes à des Malabars et plus tard celles des Portugais. Aujourd'hui, c'est un simple chef-lieu de province. Kandy occupe un bassin formé par l'élargissement de la vallée du Mahavella-Ganga et des montagnes boisées et verdoyantes dont le cadre offre un aspect des plus pittoresques. Un endiguement pratiqué en travers de la vallée a formé le lac artificiel de deux milles de circonférence qui alimente la ville d'eau excellente et ajoute à la beauté du site. Au centre de ce lac se trouve la poudrière, jadis maison de plaisance et harem des rajahs.

L'altitude de la ville au-dessus du niveau de la mer est de cinq cent cinq mètres; le climat y est fort agréable et les pluies y sont abondantes, sans présenter toutefois cette régularité qu'on trouve en d'autres parties de l'île. Tandis qu'en effet les moussons sud-ouest amènent des pluies sur la côte en avril et en mai et les moussons nord-est en novembre et décembre, la région des montagnes n'éprouve pas les effets de ces vents, et il y pleut indistinctement toute l'année.

Peu d'édifices méritent d'être cités; le palais d'été du gouverneur est bâti au milieu d'un parc sur le versant de la Muttna-Patna, colline conique au pied de laquelle s'étend la ville. Sur cette colline, en pleine jungle, on a tracé une promenade d'où l'on jouit d'une vue étendue sur le pays environnant, promenade appelée du nom de sa fondatrice lady Hornton.

Le temple bouddhique est sur la place principale, au bord du lac; c'est tout ce qui reste aujourd'hui de l'ancien Kandy. La ville a été prise deux fois par les Portugais et une fois par les Hollandais qui ne trouvèrent que ruines et décombres lorsqu'ils y entrèrent. En 1803, lors de l'attaque par les Anglais, le roi y mit le feu et elle devint la proie des flammes, d'autant plus facilement que les lois somptuaires des Cinghalais en interdisaient aux particuliers d'employer la pierre dans la construction de leurs demeures, de les élever au-dessus d'un simple rez-de-chaussée et d'y pratiquer des fenêtres. Le palais du roi lui-même a été détruit à cette époque, et les seuls débris que le temps et le feu aient respectés sont le temple et le pavillon octogone d'où le monarque nouvellement élu se montrait à son peuple. Je mentionnerai également quelques colonnes en bois sculpté qu'on a placées dans la salle du tribunal.

Le temple bouddhique ne présente rien de remarquable. Un fossé large et profond entoure l'édifice du côté de l'entrée à laquelle donne accès un escalier de plusieurs marches. Au centre de la cour intérieure s'élève le sanctuaire que recommande aux bouddhistes de toute l'Asie la relique sainte entre toutes qu'il contient. C'est là, en effet, que derrière un épais grillage de fer sont renfermés sous de nombreux cadenas les caranduas (reliquaires d'argent doré en forme de cloche), où sur une fleur de lotus est déposée la dent canine gauche du Bouddha, dent apportée à Ceylan vers le quatrième siècle de notre ère. Les Cinghalais prétendent qu'elle a été conservée par miracle à l'abri des atteintes des profanes étrangers; mais nous savons que c'est simplement la dent d'un animal. Sa forme et sa dimension (cinq centimètres de long sur deux centimètres et demi de diamètre) indiquent assez qu'elle n'a jamais fait partie d'une mâchoire humaine. C'est une adroite substitution faite par les prêtres à la véritable relique qui, prise en 1560 à Jaffna par les Portugais, fut détruite à Goa devant le vice-roi. Les divers caranduas, au nombre de six, enchâssés les uns sur les autres, sont ornés de chaînes d'or, de bijoux, de pierres précieuses de toutes sortes dont on estime la valeur à plus de trois cent mille francs; ce sont autant d'offrandes faites par les fidèles à la relique vénérée qui attire annuellement un grand nombre de pèlerins. Le sanctuaire est petit; il est entouré extérieurement d'une colonnade, et un escalier un peu roide conduit à la chapelle, exhaussée au-dessus du sol. Tous les murs, plafonds, piliers sont couverts de bas-reliefs représentant alternativement le soleil et la lune entourés de lions: ce sont les emblèmes de la royauté, qui ne se voyaient jamais que dans les temples et les palais des rajahs.

Quand les Anglais prirent le palais de Kandy, ils eurent bien soin de s'emparer de la célèbre relique, palladium qui assure à ses détenteurs la souveraineté de l'île. Jusqu'à ces derniers temps, l'agent du gouvernement conservait l'une des clefs du reliquaire et le grand-prêtre l'autre, afin que personne ne pût la dérober. Chaque année, il y a exposition solennelle de la fameuse dent; des milliers de bouddhistes affluent à cette cérémonie; chacun apporte son offrande, qui est pour les prêtres une bonne source de revenus. Aujourd'hui, les castes élevées reçoivent seules l'ordination, qui n'est plus conférée, comme jadis, par un chapitre ou sangha de dix prêtres, mais toujours à Kandy, à la pleine lune du mois de wesak (avril-mai) dans l'un des deux monastères bouddhistes, l'Asghiri, qui a la surintendance du nord de l'île, et le Malouatté, qui a celle du sud. Les goiwansés ou laboureurs, qui composent actuellement la plus haute caste à Ceylan, sont seuls admis aux fonctions du sacerdoce. Aussi les chalias ou tisserands de la côte ouest se sont-ils révoltés contre cette exclusion injuste et contraire aux principes du bouddhisme; quelques-uns d'entre eux se sont rendus en Birmanie pour y recevoir l'ordination. De là a

pris naissance une lutte entre les deux classes, lutte qui force les prêtres chalias à étudier les anciens livres, et par conséquent la langue pali, dans laquelle ils sont presque tous rédigés. Il s'ensuit que leur instruction est plus complète que celle des prêtres de caste élevée, qui sont pour la plupart ignorants des vrais principes de leur religion et s'abandonnent à de grossières superstitions. Les novices ordonnés reçoivent à Ceylan le nom de gannounnés ou membres d'une congrégation, et les prêtres ordonnés celui de théronnés ou vieillards vénérables.

La ville de Kandy prend chaque année plus de développement et d'importance par suite des nombreuses plantations de café que les Anglais ont faites dans les environs. C'est dans la province centrale qu'on trouve aujourd'hui le plus d'Européens. Ces plantations de café ont sans doute une influence sur la richesse et la prospérité de l'île; cependant ce n'est pas le pays lui-même qui profite le plus de ce développement commercial. Les travailleurs sont des Tamouls immigrants qui, après avoir amassé un petit pécule, regagnent au plus vite leur pays; les planteurs sont des Anglais qui viennent passer à Ceylan quelques années et retournent ensuite dans leur patrie; de sorte que non-seulement les produits du sol sont consommés hors de l'île, mais encore l'argent provenant de la vente enrichit des étrangers qui n'emploient dans le pays que des objets d'importation étrangère.

Il y a plus de deux siècles que les Hollandais ont planté les premiers pieds de café; mais avec les idées de monopole qui caractérisent leur politique commerciale ils n'ont jamais cherché à en propager la culture de peur de nuire à leur colonie de Java. Ils avaient du reste choisi pour leurs expériences la côte occidentale, qui ne remplit aucune des conditions nécessaires à ces plantations. Disons cependant qu'avant l'arrivée des Hollandais le caféier existait déjà dans l'île de Ceylan, où il avait été importé par les Arabes; mais l'usage du grain qui était connu de temps immémorial dans l'Abyssinie, d'où le café est originaire, y était ignoré. Il avait été introduit en Perse (875), en Syrie, en Égypte, en Arabie, à Constantinople, à Venise (1615), à Marseille (1644), à Londres (1652) et à Paris (1675).

Ce fut en 1825, à Gampola, qu'eut lieu le premier essai d'une plantation régulière; depuis cette époque, l'habileté des planteurs a doublé la valeur réelle du café en en perfectionnant la qualité.

Lors de mon voyage à Ceylan, on comptait six cent quarante-quatre plantations couvrant une étendue de cent trois mille hectares environ, plus douze mille hectares produisant du café sauvage. Le café ne croît bien que sur les pentes abruptes et à une certaine altitude (de cinq cents à douze cents mètres au dessus du niveau de la mer). Certaines plantations sont pourtant situées à plus de seize cents mètres et les indigènes cultivent le caféier jusque dans les plaines du bord de la mer.

Dans les plantations, les pieds de café sont disposés régulièrement à deux mètres de distance, et on les maintient à une hauteur de un mètre à un mètre vingt; tous les rejetons qui dépassent sont émondés à certaines saisons; on arrose fréquemment les plants dans la sécheresse et on arrache toutes les mauvaises herbes.

L'engrais employé le plus fréquemment est un mélange de fumier de vache et de cendres pulvérisés; la chaux et le guano ont aussi donné de bons résultats, comme il était facile de le prévoir, puisque le phosphate de chaux et la potasse entrent pour une forte proportion dans le grain du café. Les grains obtenus de cette façon sont connus dans le commerce sous le nom de café de plantation; celui qu'on récolte sur les arbustes abandonnés à eux-mêmes et dont la hauteur ordinaire n'est pas moindre de trois à quatre mètres s'appelle café sauvage; il est beaucoup moins estimé et se paye moins cher.

Malgré tous les soins donnés par les Anglais à leurs plantations, le climat humide de Ceylan ne permettra jamais d'obtenir un produit d'aussi bonne qualité que celui du climat plus sec de Wynaad dans l'Inde.

Les dépenses pour établir et faire valoir une plantation sont considérables. Le prix d'achat des terrains domaniaux est réellement trop élevé, ce qu'il faut attribuer à la fièvre de spéculation qui a gagné beaucoup d'Anglais. Ainsi, de 1833 à 1861, il a été vendu au prix de 12 053 050 francs, en 17 341 lots, 187 028 hectares dont un peu plus de la moitié était en culture lors de mon passage à Kandy. Pour défricher un hectare de terre couvert de jungle, il faut compter sur une dépense de 100 à 140 francs. Les Cinghalais se refusent au travail des champs; n'ayant aucun moyen de les y forcer, on est contraint de recourir aux bras des immigrants qu'on amène du Deccan et dont trop souvent même le nombre est insuffisant. Cependant, en 1863, on m'a assuré qu'il n'y avait pas moins de cent mille Tamouls occupés aux plantations. Je crois ce chiffre exagéré. Depuis dix-huit ans, il a été introduit à Ceylan 950 000 immigrants; il n'en est pas sorti plus de 480 000. La moyenne annuelle semblerait être de 40 à 55 000 travailleurs, dont un tiers environ est victime du climat humide et relativement froid du pays montagneux, où l'appât du gain plutôt que la misère les a entraînés. Les fièvres font en effet de terribles ravages parmi eux. La journée de ces hommes ne revient pas à moins de soixante-quinze centimes en moyenne, et il faut de plus les nourrir avec du riz importé de l'Inde; ils peuvent en outre quitter les plantations au moment où on a le plus besoin de leurs services. Aussi les planteurs sont-ils loin de réussir tous; beaucoup se ruinent, surtout ceux qui, cédant à la fièvre de la spéculation, ont acheté à des prix très-élevés ces terrains pierreux situés au sud-ouest des montagnes, terrains qui ne sont propres à aucune culture et dont le déboisement exerce une fâcheuse influence, et sur la température qui devient ainsi plus chaude et sur le sol que fécondent moins les pluies.

Le grain de café est séché dans sa pulpe au soleil et envoyé ainsi à Colombo où, dans des usines spéciales, après avoir été tiré de son enveloppe, il est soumis à une nouvelle dessiccation. Le manque de bras n'est pas pour les planteurs la seule cause des pertes qu'ils éprouvent; les singes, les écureuils, les rats, et des insectes de toutes sortes ravagent souvent des plantations entières, et rendent la culture du café un peu aléatoire. En outre, dans le trajet de Kandy à Colombo, il peut arriver que la récolte soit avariée par les pluies.

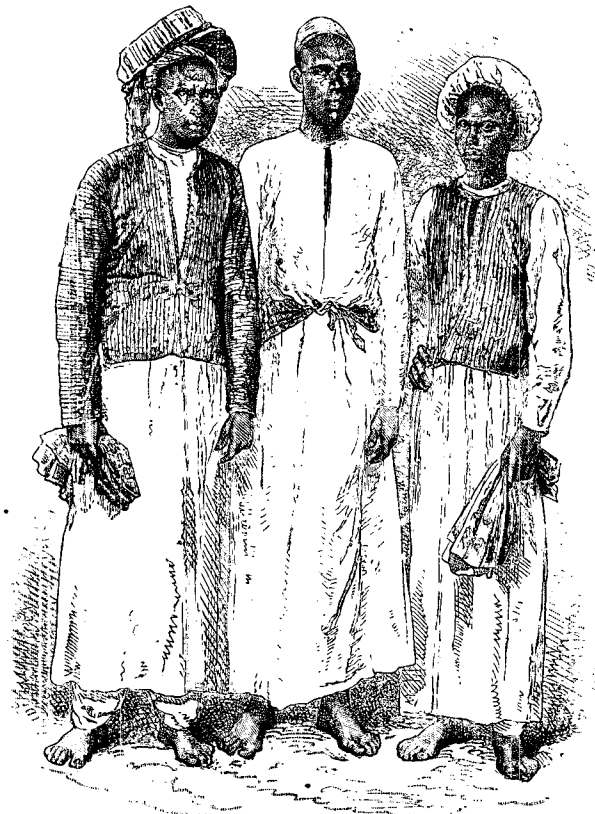
On estime qu'un hectare doit produire quinze quintaux de café.

La quantité de café indigène varie peu d'une année

à l'autre; d'ordinaire elle est de trente mille quintaux, mais le café de plantation subit de grandes fluctuations. Ainsi, en prenant les productions des vingt-cinq dernières années et les partageant par périodes quinquennales, nous trouverons 274 360 quintaux pour la première; 701 104 pour la seconde; 1 575 254 pour la troisième; 2 056 330 pour la quatrième, et 2 956 655 pour la cinquième; la quantité de café produite a donc, durant cet espace de vingt-cinq ans, plus que décuplé; en outre, comme il a été dit plus haut, par les soins judicieux donnés à leurs cultures, les planteurs ont obtenu un café de qualité meilleure et par conséquent d'une valeur plus grande. Aussi le prix du café



Prêtre et novices.



Marins des Maldives

Dessins de Emile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.

de plantation a monté de 40 fr. 75 c. en 1849; à 67 fr. 50 c. en 1860 et 1861 les 50 kilos. Le café indigène a varié durant la même période de 22 fr. 25 c. à 41 fr. 85 c. et 50 fr.

Avant de quitter la région centrale, disons quelques mots de ses habitants.

Les Kandiens ont une constitution plus robuste, les membres moins délicats, les traits moins efféminés que leurs compatriotes du littoral; leurs épaules vigoureuses, leur poitrine large, leurs jambes courtes, mais musculeuses, sont une preuve de l'effet que peut produire le climat sur le développement du corps.

Les mœurs de ces montagnards n'ont point été altérées par les influences étrangères qui ont imprimé un

caractère complexe à celles des habitants des côtes; on retrouve chez eux ces usages primitifs qui puisent leur origine dans les nécessités impérieuses de la vie. Ils n'ont point la timidité et la servilité que nous avons constatées chez les individus des districts maritimes. L'état féodal dans lequel ils ont vécu longtemps a entrete nu en eux une énergie et une indépendance rares chez les peuples de l'Inde. La configuration du sol leur a en effet permis plus aisément qu'à leurs frères des plaines du nord de conserver leur liberté, que l'agression vint de leur propre souverain ou d'usurpateurs étrangers. Il règne encore chez eux cependant cette indolence naturelle à tout peuple qui n'a à lutter contre aucun obstacle matériel pour se procurer les nécessités

de la vie. Il est triste de dire que la tyrannie de leurs maîtres, chefs ou rois, les a façonnés à l'hypocrisie et les a rendus vindicatifs.

Tandis que les Çinghalais de la côte se sont adonnés au commerce et à l'industrie, ceux des hautes régions ont toujours montré de la répulsion pour ce genre d'occupation. Ils ont de tout temps évité tout rapport avec l'étranger, et aujourd'hui encore, pour se soustraire autant que possible à des relations avec les colons anglais, ils cachent leurs villages au milieu de la jungle à quelques centaines de mètres des sentiers même les moins fréquentés. La présence d'une rizière au milieu des forêts, l'aspect de cimes de cocotiers dénotent seuls

l'existence d'être humains dans des lieux qu'autrement on croirait inhabités. Dans ces contrées où la nature a rassemblé tant de richesses, les rapports d'homme à homme qui seraient assurément utiles au bonheur de tous, ne sont point cependant indispensables, et les indigènes aiment leur solitude où ils jouissent à profusion de toutes sortes de biens.

Les Çinghalais des montagnes ont pour leurs chefs un respect traditionnel, et sont très-attachés à leurs anciens usages. Leur costume diffère de celui des Çinghalais des plaines, en ce qu'ils ne portent point habituellement de veste; ce vêtement est en effet exclusivement réservé aux nobles qui s'en parent dans les



, Chef de village.

Dessins de Emile Bayard d'après l'album photographique de M. Grandidier.



Maures marchands d'étoffes.

cérémonies; ils laissent à leur chevelure toute sa longueur, sans la retenir par un peigne. Des lois somptuaires et des injonctions religieuses déterminent au reste le vêtement particulier à chaque classe; la plupart sont encore en usage de nos jours chez les Kandiens, malgré l'abolition des castes prononcées par le gouvernement anglais.

La longueur des jupons en forme de fourreaux qu'hommes et femmes portent indistinctement dans les montagnes comme dans la plaine et qui semble la partie du costume national à laquelle ils attachent la plus grande importance, était jadis proportionnelle à la position sociale de l'individu.

Pour les parias, ce fourreau ne pouvait dépasser le

genou. Les hommes et les femmes de caste inférieure avaient la poitrine nue. Entre les chefs eux-mêmes, il y avait, et il y a encore, une différence dans la manière de porter le comboye; après l'avoir roulé deux ou trois fois autour des hanches et des jambes, ils forment autour des reins une ceinture plus ou moins volumineuse, dont la dimension dépend du rang. Les nobles se distinguent, en outre, du peuple par leur coiffure extraordinaire. C'est une sorte de bérêt en toile blanche. Les classes inférieures s'entourent simplement la tête d'un foulard, en ne laissant à nu que le sommet. Le roi avait seul le privilège de porter des sandales. Les prohibitions, telles que celle de porter des chaînes et ornements en or et en argent, sont en-

core scrupuleusement observées par les Kandiens qui s'opposent de tout leur pouvoir aux empiètements des castes inférieures.

Le cheval est le seul moyen de transport dont on puisse faire usage dans le nord de l'île de Ceylan où les sentiers sont étroits et en fort mauvais état. Je m'étais donc procuré une monture et je l'envoyai m'attendre à Matella où je préférerais me rendre par la diligence qui fait le service postal entre les deux villes.

De Matella, je poussai rapidement jusqu'à Damboul, village, situé à quarante-cinq milles de Kandy et célèbre par les temples bouddhiques établis dans les grottes naturelles de la Colline-Rocheuse qui se trouve dans son voisinage. Isolée au milieu de la plaine, cette colline semble un îlot détaché de la région où s'élève la masse centrale des montagnes.

Les grottes bouddhiques sont formées par des voûtes de rochers que le ciseau de l'ouvrier n'a pas touchés; ce n'est que dans les murs de façade et de séparation qu'on voit le travail de l'homme.

Les collines sont semées, çà et là, de quelques arbrisseaux, mais elles ont surtout sur le versant nord un aspect particulier de désolation; leur altitude totale est d'environ cent soixante mètres.

Chassé du trône par des usurpateurs malabars et obligé de se réfugier durant quelques années dans ces grottes naturelles, Walagam Bahou les transforma en temples, lorsqu'il revint au pouvoir quatre-vingt-six ans avant Jésus-Christ. Ces grottes s'ouvrent sur le versant sud de la colline qui est coupé à pic; on y arrive péniblement par un sentier très-abrupt. Devant les temples s'élèvent quelques cocotiers et des *messua ferrea* dont les fleurs blanches odoriférantes sont chaque jour déposées aux pieds des statues du Bouddha. On voit encore les ruines d'un dagoba, le Sama, qui date de Walagam Bahou.

Un simple toit de chaume couvre la galerie qui précède les grottes. J'ai compté cinq sanctuaires établis sous la saillie du rocher, et séparés les uns des autres par des murs de brique. On reconnaît aisément à l'inclinaison et aux inégalités du plafond, malgré toutes les peintures dont il est recouvert, que le ciseau n'a jamais touché cette partie du temple. Le premier sanctuaire est connu sous le nom de Maha-Dewa-Wiharé ou temple du Grand-Dieu; il mesure dix-sept mètres cinquante centimètres.

Le fond est occupé par un autel de onze mètres cinquante de long, sur lequel est couchée une colossale statue du Bouddha dans l'état du Nirvana, c'est-à-dire de mort complète; on assure qu'autel et statue sont taillés dans le roc, ce dont je n'ai pu m'assurer à cause de l'enduit épais de chounam dont ils sont revêtus. En face de la tête du Bouddha est placée l'image de Vichnou représenté avec la figure noire dans la position où il se trouvait à la mort de Gotama, lorsqu'il reçut la recommandation de veiller sur Lanka et sur la dynastie de Wijayo.

Je signalerai en outre dans le même sanctuaire trois

autres statues du Bouddha et celles de deux de ses disciples bien-aimés.

Le second temple ou Maha-Raja-Wiharé a cinquante-deux mètres de long sur trente-trois mètres cinquante centimètres de profondeur; à l'entrée, le plafond mesure sept mètres de haut, mais cette hauteur va en diminuant graduellement jusqu'au fond; le sol est couvert de nombreux médaillons représentant tous le Bouddha assis dans l'attitude d'une profonde méditation; cette répétition à l'infini d'un même objet dans l'ornementation des édifices est un des traits particuliers à l'architecture asiatique, et montre la grande pauvreté d'imagination des artistes indigènes.

On a peint aussi quelques scènes intéressantes de l'histoire cinghalaise, mêlées, çà et là, de figures de saints bouddhiques. J'ai surtout admiré l'arrivée à Ceylan de Wijayo et de ses sept cents compagnons que l'enchanteresse Kuveny enferme dans un souterrain; la cérémonie dans laquelle un roi cinghalais laboure un champ de riz avec une charrue d'or traînée par ses éléphants favoris; la plantation à Anouradhapoura d'une branche de l'arbre sacré, sous lequel Gotama a obtenu la haute dignité de Bouddha; la construction du Thourparamo; le combat de Douthagamini et de l'usurpateur Elala.

Toutes ces fresques sont intéressantes non-seulement comme spécimen de la peinture cinghalaise, mais aussi au point de vue de l'étude des anciens usages; le dessin ne supporte pas l'examen; il n'y a ni perspective, ni proportions, et il en est des personnages peints comme des statues; ils ont une roideur toute conventionnelle. Ce sanctuaire contient en outre un petit dagoba, cinquante-trois statues du Bouddha, la plupart assises et plus grandes que nature, une de Walagam Bahou le fondateur, et une autre de Kirti-Nissanga, le restaurateur de ces temples. Je mentionnerai encore les statues de Vichnou, de Rama et de la déesse Patini dont les bouddhistes ont mêlé le culte à leurs croyances plus pures.

À l'extrémité de la grotte, des fissures du roc donnent passage à des infiltrations d'eau, qu'on recueille dévotement pour l'employer à des usages religieux; aucun bouddhiste n'oserait boire de cette eau, malgré sa limpidité, de peur d'encourir la colère du Bouddha.

Le troisième sanctuaire mesure vingt-deux mètres cinquante centimètres sur quinze mètres de large, les murs sont couverts de fresques; il contient vingt et une statues du Bouddha, dont une ne mesure pas moins de neuf mètres cinquante centimètres et celle de Kirtisri, qui durant son règne (1747 à 1761) construisit ce temple.

Les deux autres sanctuaires sont petits et ne méritent pas de fixer l'attention.

En résumé, il y a à Damboul cent vingt-sept statues dont cent vingt du seul Bouddha, presque toutes plus

1. Walagam Bahou porte un comboye cinghalais de fine mouseline, enroulé autour de la ceinture et retenu par une écharpe. Les trous de ses oreilles m'ont frappé par leur dimension anormale.

grandes que nature. Ces dernières ont toutes la tête entourée d'une auréole à anneaux concentriques de diverses couleurs en imitation de ces beaux halos que l'on voit autour du soleil lorsque l'air est très-chargé d'humidité. On explique l'origine de ces auréoles en disant que le culte du soleil, ayant été jadis répandu dans toute l'Inde, les couronnes lumineuses qui entouraient quelquefois ce dieu ont été de tout temps regardées comme un emblème de la divinité. Au début, l'auréole enveloppait le corps entier; plus tard, on s'est contenté de la placer sur la tête que les artistes bouddhistes ont surmonté en outre d'un Tiraspatha, sorte de flamme qui manque dans les statues des provinces occidentales de l'Inde; il est vraisemblable que cette flamme a été empruntée aux statues du Bengale où la religion bouddhique a adopté bien des parties du rituel védique primitif¹.

Quelques moines bouddhistes regardent le tiraspatha comme un symbole indiquant l'annihilation des cinq sens, l'état de Nirvana; je ne saurais partager cette opinion, car il est évident pour moi que s'il en était ainsi, on ne la mettrait pas sur la tête des Bouddhas assis en méditation sous l'ombre du figuier d'Ourouwela, ou prêchant la vérité aux hommes. Le Bouddha est toujours représenté vêtu de la robe sacerdotale.

A l'entrée de ces temples est sculptée dans le roc une inscription en çinghalais qui constate que Kirti Nissanga a restauré les temples de Damboul saccagés par les Malabars et qu'il a fait dorer toutes les statues; à ce titre, il ordonne de substituer à l'ancien nom de Damboul Galla celui non moins harmonieux, mais plus long, de Souarna Ghirighuhaya qui signifie montagne dorée. Cette inscription commence ainsi (c'est le rajah lui-même qui parle) : Je suis le souverain Seigneur, descendant des rois illustres de Kalinga, je suis le monarque plein de munificence qu'on a surnommé le grand guerrier, le héros invincible. Je suis le roi que la majesté environne d'une brillante auréole, je suis celui qui est plein de sagesse et de bonté, etc.

Les moines, aux soins desquels sont confiés ces temples, ont leurs habitations sur le versant sud de la colline; ils sont possesseurs de nombreux villages et de terres étendues, donations des anciens rois.

J'eus la satisfaction, tout en visitant ces grottes, d'assister à une cérémonie qui m'impressionna par sa simplicité et sa grandeur; les pratiques extérieures du Bouddhisme rappellent quelques-uns des offices de nos églises catholiques.

Le mode d'adoration bouddhiste est simple; dans tous les pays orientaux, il est d'usage qu'un inférieur n'approche jamais de son supérieur sans lui offrir des présents; aussi les Çinghalais n'entrent-ils dans leurs temples, qu'avec des offrandes de fleurs, de riz, d'étoffe ou de quelque menue pièce de monnaie. Les mains

1. Les hymnes védiques sont consacrées, non aux innombrables idoles du brahmanisme moderne, mais aux forces, aux phénomènes de la nature. Au premier rang, par la date et l'importance, figure Agny, — le feu personnifié et divinisé.

jointes et élevées à la hauteur du front, les fidèles déposent leur offrande sur l'autel aux pieds du Bouddha en invoquant le Sadhu, le bon, l'excellent maître, et après s'être placés sous sa protection, ils confessent le bana¹ (la doctrine par excellence), et se recommandent au clergé. Les offrandes terminées, le peuple s'agenouille et le prêtre debout au milieu des assistants récite d'une voix claire les obligations communes de la religion, que l'assemblée répète après lui sentence par sentence. On voit que le culte bouddhiste se réduit à des exhortations publiques et à des offrandes; il n'y a donc pas adoration réelle dans le culte extérieur, c'est l'ignorance qui a fait considérer le Bouddha comme Dieu, et les cérémonies symboliques et propitiatoires qui ont lieu annuellement doivent leur origine au mélange du Bouddhisme avec les superstitions brahmaniques. C'est aux jours poya et orepasatha, c'est-à-dire à la nouvelle et à la pleine lune, que les Bouddhistes vont au temple porter leurs présents et écouter la lecture des discours du Bouddha ou l'explication de ses doctrines; une partie de la journée doit être consacrée à des méditations religieuses. Les moines ont la tête rasée et découverte; cette obligation leur est imposée pour mettre un frein à leur vanité, la chevelure étant pour les Çinghalais un ornement qui contribue à rehausser la beauté de la figure humaine. Ils ont trois robes de couleur jaune (couleur sacrée à Ceylan), le sanghati, l'outtavasangha, et le antarawasako; ces robes sont de simples morceaux d'étoffe dont ils entourent leur corps, laissant nus l'épaule et le bras droit. Bien que la règle veuille que le vêtement du prêtre soit comme le linceul qui couvre un squelette, et satisfasse à la décence sans attirer l'attention, c'est un vêtement digne et élégant. Les robes doivent être confectionnées et teintes dans l'espace d'une journée. Il est même des parties de Ceylan où le matin on récolte et file le coton, et où l'on tisse et teint l'étoffe avant le coucher du soleil.

Du sommet de la colline de Damboul, on domine tout le pays environnant, la vue est fort belle surtout lorsqu'une atmosphère claire et limpide permet d'apercevoir les montagnes et les vallées de Matella et les plaines boisées de Nioura Kalawa.

Continuant ma route vers le nord-est, je trouvai à quinze milles le roc de Sighiri qui se dresse au milieu de la plaine et dont les faces à pic produisent un effet des plus curieux; c'est là qu'en 478, se réfugia, pour échapper à la vengeance de son frère, Sighiri Kasoumbou, surnommé Kaçyapa le parricide, qui avait eu l'atroce cruauté d'ensevelir dans un mur son père, encore vivant, afin de s'emparer du trône. Les ruines de l'ancienne forteresse existent encore, elles n'ont qu'un intérêt historique. On ne peut atteindre le sommet de ce rocher qu'au moyen d'échelles de corde.

Avant d'arriver à Sighiri, je fus témoin d'une de

1. Bana, parole.

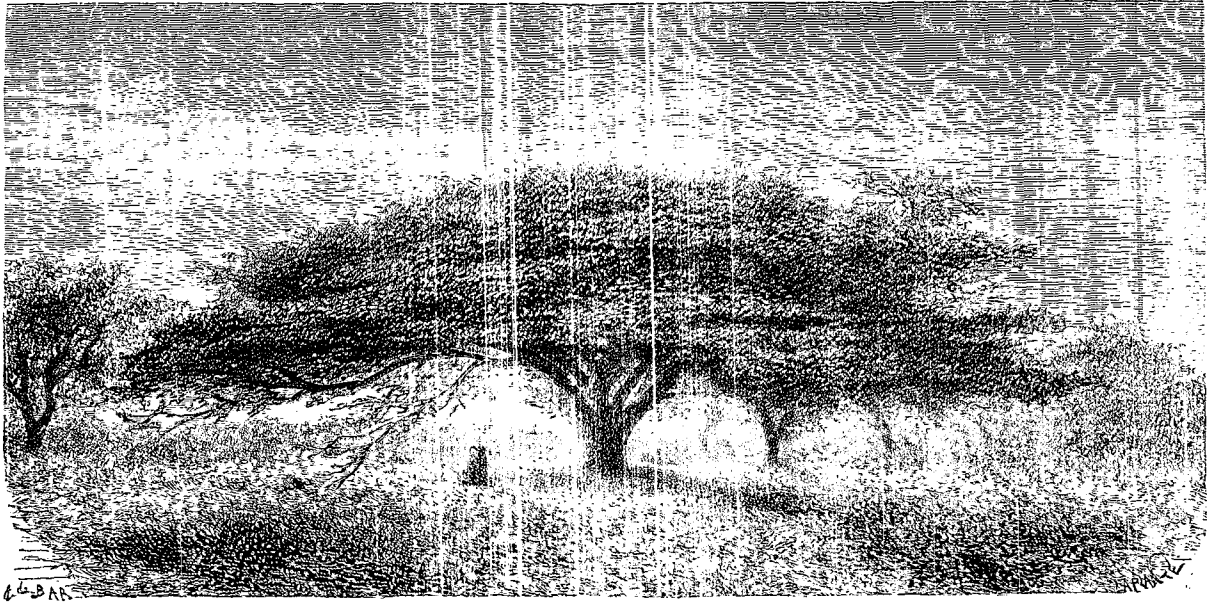
ces curieuses migrations de poissons hors de leur élément naturel et dont beaucoup d'auteurs ont déjà parlé : le soleil venait de se lever, et une épaisse rosée mouillait encore les herbes de la jungle ; à un détour de la route, je me trouvai tout à coup au milieu d'une troupe de petites perches (*anabas scandens*), qui émigraient d'un marais près de se dessécher vers un autre bassin encore rempli. Ces perches ont une longueur de dix à quinze centimètres. Avec les nageoires pectorales étendues horizontalement, elles se maintiennent en équilibre ; les opercules des branchies, qui sont fortement dentés, tour à tour ouverts et fermés, donnaient à leur corps un mouvement de progression lent, mais fort sensible.

Ces migrations ne sont possibles qu'aux poissons à qui une organisation particulière permet de conserver

quelque temps leurs branchies humides, tout en étant hors de l'eau ; ces poissons sont connus des naturalistes sous le nom de pharyngiens labyrinthiformes ; ils ont dans la tête des cellules aquifères, vrai réservoir où ils peuvent conserver longtemps de l'eau pour humecter leurs organes respiratoires.

On assure avoir vu quelquefois ces mêmes poissons grimper sur les arbres à l'aide des opercules dentés de leurs branchies et de leur nageoire caudale ; ce fait toutefois n'est qu'accidentel. Les auteurs grecs avaient déjà connaissance de ces migrations de poissons ; Hérodote, Aristote, Théophraste, en parlent dans leurs écrits.

Un autre phénomène non moins digne d'attention est l'apparition du jour au lendemain, dans les étangs qui sont tout à coup inondés par des pluies torrentiel-



Acacias platiformes. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier

les, d'une foule de ces poissons adultes et à leur taille naturelle. Les perches cinghalaises ont la faculté de s'ensevelir pendant les mois de grande sécheresse dans l'argile qui forme le fond des lacs, et à la chute des pluies de sortir de leur léthargie.

Les Cinghalais, qui sont au fait de ces mœurs souterraines, n'ont pas recours aux engins de pêche lorsqu'ils veulent avoir du poisson pendant la saison sèche ; ils prennent une bêche et labourent le fond des étangs desséchés jusqu'à une profondeur de vingt-cinq à cinquante centimètres ; souvent, dans une seule pelletée de terre, ils prennent plusieurs poissons qui, réveillés de leur sommeil, se mettent à frétiller. Ces poissons ont leurs fonctions vitales momentanément suspendues par privation d'eau.

Il en est de même de certains mollusques (*Ampullaria* et *Melania*) et de certains coléoptères aquatiques qu'on trouve ensevelis dans l'argile.

Mais si les poissons des étangs cinghalais offrent au touriste un sujet d'études intéressant, ils ne sont pas une ressource pour les voyageurs. Leur chair est peu délicate. On les prend à l'hameçon ou au moyen de paniers coniques percés aux deux extrémités, dont la base la plus large est posée au fond de l'étang ; si quelque poisson se trouve pris, ses mouvements l'indiquent au pêcheur, qui s'en empare en introduisant la main par l'angle supérieur de l'engin.

Alfred GRANDIDIER.

(La suite à la prochaine livraison.)